

auprès de l'Empereur de Chine, lorsqu'ils ont passé par Sarai : « Magnifico principi Usbeck, imperatori Tartarorum illustri, gratiam, etc. Letanter et benigne Tu... nuncios nostros quos dudum ad partes Cathayensis imperii mittebamus ad tuam presentiam accidentes, ... eis fecisti usque ad partes predictas de conductu non modico quinpotius sumptuoso et magnifico provideri. » C'est le même Euzbeg qui fit un accueil non moins somptueux au marabout marocain Ibn Batoutah. Le pape Benoît XII lui-même est fort au courant des choses chinoises, et nomme l'empereur par son vrai titre de souverain de l'Empire du Milieu, « Imperatori... de Medio Imperio¹ ».

On voit, par là, que jusqu'aux approches de la seconde moitié du XIV^e siècle, quelque relâché que soit le lien fédéral qui relie les Gengiskhanides de Russie, de Perse et de Transoxiane à leur suzerain, le Saint-Empereur qui règne à Pékin, il n'est point brisé. De la mer Noire au golfe Persique, à l'océan Indien et à la mer du Japon, le Kaan chinois « Force du Ciel » est bien l'empereur. Seulement, il est bouddhiste, et ses vassaux, rois médiatisés, sont devenus musulmans. Il n'y a point de pape; qu'il surgisse une force religieuse en Transoxiane dans le pays de contact entre Mongols de l'Est et Turcs de l'Ouest, le lien se rompra; l'empire mongol achèvera de se dissoudre, sans que ses débris épars ne puissent plus jamais se reconnaître entre eux. Cette force religieuse, le grand Timour ne la créa pas, mais la trouva tout organisée et la mit en œuvre.

1. *Archivio Secreto* du Vatican : de *Negotiis Tartarorum et aliorum Infidelium*; extraits dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LVI, avril 1893, p. 28, 29.

LIVRE V

TIMOUR ET LE TRIOMPHE DE L'ISLAM

De 1260 à 1360, en cent ans, le royaume de Djagataï, comprenant nominalemeut le Turkestan et les Marches, n'a pas eu moins de vingt-cinq souverains, fantômes de sultans. Ceux qui régnaient en réalité, c'étaient les chefs des quatre grandes maisons d'Arlad, de Barlass, de Djelaïr et d'Aïberdi, et les vizirs qu'ils imposaient aux faibles descendants de Djagataï. Tant que l'empereur de Pékin, à côté de son nom chinois, porta encore un nom mongol, les apparences furent sauvées, et les princes gengiskhanides de la maison de Djagataï furent censés régner à la fois sur la Transoxiane musulmane, sur le Turkestan et sur les Marches à demi païennes; avec la chute de la dynastie mongole en Chine, tout s'effondre. De l'Oxus aux Marches, il ne reste plus debout que deux puissances : l'Islam représenté par les ordres religieux, et l'aristocratie militaire par les grandes maisons turques et d'origine mongole fieffées en Transoxiane, notamment par les Barlass et les Arlad, et par celles du Turkestan et des Marches, vassales ou clientes des Djelaïr.

Cette noblesse arriérée, attachée à ses traditions et à ses privilèges par-dessus tout, regardait de moins près qu'elle ne le disait à la religion. Au fond, grands seigneurs et hobereaux restaient Turcs; ils étaient avant tout « *Dine aïri, Kardache* — la foi à part, des frères », comme disent encore maintenant leurs descendants à leurs amis les Cosaques russes¹. Ils étaient toujours disposés à se battre entre eux, mais ils n'entendaient point que la canaille iranienne, les Tadjik, les Sart, comme ils les appelaient, se mêlât de leurs querelles. Contre ces manants, ils se mettaient vite d'accord.

Or, en 1330, un de ces manants² eut l'audace de réveiller le vieil Iran endormi, et se fit roi de Khorassan. Il s'appelait Hussein Kert. « Les Kurt, durant leur courte domination, personnifient, si je ne me trompe, l'antagonisme latent, mais obstiné du sang iranien contre les envahissements des hordes sorties du Touran... Le riche domaine qui leur a été conféré à titre de *bénéfice*, ils veulent le convertir en *alleu*, et toute leur conduite dénote cette tendance analogue à la lutte qui précéda en France l'établissement de la féodalité³. » Dans le soulèvement général qu'avait provoqué la tentative de réaction anti-islamique sous Bouzoun, dans le désordre qu'avait amené, en Perse, la révolte des vassaux hérétiques

1. Radloff, *Dictionnaire général*, p. 27, au mot « Aïri ».

2. « Selon quelques historiens, l'origine des rois kurt remonterait jusqu'au sulthan seldjoukide Sindjar, fils de Melik Schah. Cette généalogie très douteuse, mais propagée sans doute par la vanité des Kurt, est indiquée par les vers suivants, adressés par l'auteur du *Kurt Nameh* (le livre des Kurt) au roi Fakhr-Ed-Din (1285-1307) : Tu es la base de la famille de Sindjar, la perle de la couronne d'Alexandre. La famille de Sindjar revivra en toi; la couronne d'Alexandre place en toi son espérance. » (Barbier de Meynard, *Extraits de la chronique persane d'Hérot*. Journal asiatique, 5^e série, t. XVII, p. 440.) — Les Kert, d'abord simples gouverneurs d'Hérot, furent fiéffés, par les Il-Khans, de tout le Khorassan oriental. J'écris *kert*, conformément à la prononciation locale; *kurt*, qui s'accorde d'ailleurs avec l'orthographe, est plus usité.

3. Barbier de Meynard, *Extraits de la chronique persane d'Hérot*, p. 439. Par *alleu*, il faut entendre le *tarkhanlik* turc; je l'ai déjà expliqué.

contre l'orthodoxe successeur d'Abou Saïd, le bigot Arpa-Khan, Hussein s'était posé en protecteur de la foi en danger. Louvoyant entre les ordres religieux et la plèbe hérétique, défenseur naturel de ses parents par le sang et le langage, les bourgeois et les manants sart, il avait vite gagné une popularité dans le Khorassan foulé par les exactions turques, dans le Seïstan et dans l'Afghanistan occidental, au pays des grands aventuriers, où le cœur iranien battait encore si vivace. Il se crut assez fort pour jouer son rôle de sultan populaire jusqu'en Transoxiane, redresser les torts du manant contre les malandrins, les hobereaux turcs d'Arlad et d'Aïberdi. Il délogea ceux-ci de leurs repaires d'Andkhoï et de Chibourgane; il avançait sur Bokhara.

De suite, toute la noblesse turque fit cause commune contre le tadjik. Le sultan de la maison de Djagataï, Kazan-Khan, était trop loin pour se mêler de ces querelles entre gens du Sud; il chassait du côté d'Almalik, laissant les affaires de Transoxiane aux mains de son connétable et vizir, l'émir Kazgane, homme de petite maison, de la famille des Toutel, qui avait réussi à s'imposer par son audace et ses alliances. Ces Djagataïdes, si affaiblis qu'ils fussent, restaient trop fiers pour résider en Transoxiane. Ils traitaient les grandes villes comme des casaux, des domaines à exploiter, vivaient à la campagne, promenaient leur cour errante du côté de Yangui-Kend (Ville Neuve), du bon vieil Almalik, d'Almati, qu'ils finirent par ruiner. Djélaïr, Barlass, Arlad, tout le parti des hobereaux affolés, se jetèrent dans les bras de Kazgane; il se mit à leur tête, étouffa la révolution démocratique naissante, battit Hussein Kert, et le rejeta en Khorassan (1333).

Cette même année où la noblesse turque réprimait une velléité d'indépendance des Iraniens, dans le faubourg aristocratique de Kech qu'on appelait *Cheher-i-Sebz* (la Ville de

Verdure), le mardi soir, 13 du mois de Chabane, Timour venait au monde.

Le père de Timour portait le titre d'émir; il appartenait à la grande maison des Barlass, dont il était le représentant attitré et le gouverneur; comme tel, il avait reçu à fief du vizir Kazgane la province de Kech et de Nakhcheb en Transoxiane, au sud de Samarkande, sur la rive droite de l'Oxus, dans les marches du Khorassan. Le nom de son clan ou famille était *Keurékène*; lui-même portait le vieux nom ture de *Taragaï*, que M. Vambéry lit : *Tourgai*, c'est-à-dire « L'Alouette ».

Keurékène, comme on prononçait sans doute dès cette époque et comme on prononce maintenant, signifie « le Bel »; on peut supposer que l'interprétation du nom n'était pas pour déplaire à la famille, mais les Tourgaï Keurékène, ou comme auraient traduit nos Français leurs contemporains, les « L'Aloue le Bel » ne tiraient pas leur nom d'un sobriquet. La forme archaïque de Keurékène est *Kourikane*; on trouve la maison mentionnée sous ce nom, comme de grande noblesse, dès le commencement du VIII^e siècle; elle est inscrite sur la stèle de Keul Tékiné (733), parmi les plus illustres, « Les Kirghiz, les trois Kourikan, les trente Tatar, les Kitaï, les Tatabi¹ », tantôt soumise au khagan des Turcs, tantôt en rébellion contre lui. La généalogie qu'elle se donnait n'était donc pas fabriquée, comme on l'a dit; c'est à bon droit que Timour rattachait sa famille à celle de Touméné Khan, ancêtre direct du Tchinghiz Khan; Tabari nomme un Kourikane parmi les chefs tures qui disputèrent la Transoxiane aux Arabes, et dit qu'il était neveu de l'empereur de Chine²; c'est à bon escient que dans ses mémoires Timour parle de ses titres : « Kou-flouk Timour... m'ôta le gouvernement de la Transoxiane,

1. *Alltürkischen inschriften*, p. 4, 15, et 5, 12.

2. Voir plus haut, p. 133.

pour le remettre entre les mains de son fils Iliaz Khodja, ... en me montrant les traités (chartes) passés entre Kaïouli et Kaboul Khan, ses aïeux et les miens¹. » Le Kaboul Khan de Timour est sans doute le même que le Keul Khan de la stèle, et Kaïouli est un des trois Kourikane.

Quoi qu'il en soit, si les maisons d'Arlad, de Djelaïr, de Soldouz, sont sûrement d'origine mongole, si l'usage s'est introduit de donner l'épithète de mongols aux empires fondés par Timour, puis (dans l'Hindoustan) par Bâber, la maison de Barlass est d'origine turque. D'ailleurs, au XIV^e siècle, les clans issus de ces quatre maisons, établis en Transoxiane et en Turkestan, étaient entièrement tures par la langue, par l'esprit et par la confession de foi musulmane orthodoxe, autant qu'à la même époque, les Normands établis en Angleterre étaient devenus Anglais. Ce serait la même erreur de prendre Timour pour un Mongol que le Prince Noir pour un Français.

Au commencement du XIV^e siècle, les Kourikane ou Keurékène étaient entièrement ruinés; on les tenait en considération pour leur naissance et leurs titres, mais ils étaient gens fort pauvres, « de mince état », comme dit Don Ruy Gonzalez de Clavijo, ambassadeur de Henri de Castille, en 1405, auprès de Timour devenu alors l'arbitre de l'Orient. « Le père de Timour Beg était un hidalgo, du lignage des Djagataï, de mince état, (lui permettant d'entretenir) d'entre trois et quatre chevaliers. Il vivait dans un bourg, lés la ville de Kech, car les gentilshommes entre eux se tiennent à vivre aux bourgs et aux champs plutôt qu'aux villes². »

1. *Teuzukat-i-Timour*, trad. Langlès, p. 174.

2. « El padre del Tamurbec fué omé fidalgo, de linage destos Chacatays; pero fué de pequeno estado, de tres fasta quatro omes de caballo; é vivia en una aldea cerca desta ciudad de Quex, ca los gentiles omes dellos mas se pagan de vivir en las aldeas é en los campos, que non en las ciudadés. » (Ruy Gonzalez de Clavijo, p. 144.)

Dans le faubourg de Kech, entre leurs chiens et leurs faucons, en compagnie des trois ou quatre chevaliers qu'ils entretiennent, gardant leurs titres de noblesse et leurs chartes dans quelque coffre à leurs armes, les Keurékène sont les types exacts du Turc Transoxianais de vieille roche, attaché au sol de temps immémorial.

Dans ces années de troubles, à la Transoxiane toujours menacée au sud par Hussein-Kert, resté maître en Khorassan, au nord, par ses propres sultans, princes faméliques heureux de trouver prétexte à révolte dans leurs États pour rançonner les bonnes villes, le tout-puissant Kazgane parut un sauveur; l'aristocratie militaire turque, bien pourvue entre Oxus et Yaxartes, la bourgeoisie sarte et les vieilles familles iraniennes, qui avaient formé une noblesse de robe et d'Église, l'appuyaient également. En 1343, il se révolta ouvertement contre Kazan, le battit, le poussa sur Karchi, le réduisit aux abois. Le souverain mort, Kazgane restait le maître; mais le loyalisme turc lui liait les mains; lui-même fit proclamer un autre Djagataïde, Danichmend-Oglane; puis à la première velléité d'indépendance, il le fit assassiner et le remplaça par Baïane-Kouli. Pendant que Kazgane faisait et défaisait les rois, Hussein-Kert, qui guettait sa revanche, reprit les armes. En 1358, Kazgane réunit tous ses contingents transoxianais et les conduisit contre l'Iranien et ses hérétiques, jusqu'au cœur du Khorassan.

Parmi les seigneurs qui chevauchaient avec l'armée, on remarquait ce jeune gentilhomme de la maison de Barlass, messire Timour, fils de l'émir Taragaï. Bien qu'il n'eût que vingt-deux ans, le Faiseur de Rois Kazgane le tenait en grande estime, tant à cause de ses mérites personnels que pour sa naissance et sa parenté, car Timour était le modèle du gentilhomme accompli, tel que le rêvaient les Turcs de son temps et de son pays, parfait en toutes chevaleries et courtoisies.

« Dès l'âge de douze ans, dit-il dans son autobiographie, je croyais trouver en moi les marques de la sagesse et de la grandeur, et je recevais quiconque venait me voir avec une affectation de hauteur et de dignité. Dans ma dix-huitième année, je n'étais pas médiocrement entiché de mes apertises en chevalerie et en vénerie; je passais mon temps à lire les livres de piété, à jouer aux échecs, et à m'exercer à toutes armes ¹. » Sans doute, avec le Koran et les livres de dévotion, le jeune Timour avait lu quelques romans, quelques gestes, si populaires dans son pays, le *Sain-Bator* (le *Bon Chevalier*, en turc), le *Chah Nameh* (le *Livre Royal*, en persan). En deux ans, au service du tout-puissant vizir auquel l'avait attaché son père, ce hautain jeune homme avait vu défaire un sultan, introniser un autre, la cinquième de ses propres créatures à laquelle Kazgane rendait foi et hommage. En deux ans, il avait compris quel ascendant un audacieux pouvait prendre sur les grands vassaux de Transoxiane, entre leur suzerain de Turkestan et leurs ennemis de Khorassan et de Perse.

Des Barlass, il était le maître, par droit de naissance; Kazgane lui-même l'avait allié aux Djelaïr en le mariant à sa petite-fille, la princesse Oldjaï-Turkane, une Djelaïr par sa mère; il l'avait associé au gouvernement militaire en le faisant *Mingbachi* (capitaine d'une compagnie de mille hommes d'armes). Lorsque après la victoire sur Hussein-Kert, le Faiseur de Rois fut assassiné par un de ses vassaux, au moment même où l'émir Taragaï mourait léguant à son fils le principat héréditaire de la maison des Barlass, tous, les Djelaïr comme les autres, dans le trouble où les jetait la mort du vizir, tournèrent les yeux vers ce jeune prince si

1. *Teuzukat-i-Timour*, « Institutions de Timour », édition du major Stewart (1830); traduction française de Langlès (1787) faite sur l'édition persane du major Davy (1776).

brillant en toutes chevaleries, qui savait déjà donner audience avec tant d'autorité.

Le point d'honneur turc obligeait la famille de Kazgane à tirer vengeance du meurtre. De la famille Timour faisait partie, par son mariage avec Oldjaï. Sa première démarche, même avant de recueillir l'héritage de son père, fut de rejoindre son beau-frère Husseïn et de marcher avec lui contre les vassaux rebelles qui tenaient pour le meurtrier du Faiseur de Rois. C'était agir en féal gentilhomme, et c'était aussi affirmer ses droits de copartageant dans la succession de Kazgane. Dans ce monde féodal, personne ne s'y trompa. Lorsque, débarrassé de son terrible vizir, le sultan légitime Touklouk-Timour, le seul qui ait eu quelque énergie et un peu de sens politique parmi ces derniers Djagataïdes, voulut profiter de l'occasion et rétablir son autorité, la Transoxiane effarée remit son sort à la sagesse de ce chevalier de vingt-trois ans, Timour. De suite, dans le jeune homme, le politique se révéla. Au lieu de batailler, Timour prit conseil, combina, négocia. Il raconte lui-même cette « première entreprise », comme il l'appelle, et l'on sent, à son récit, avec quelle froide ambition il sait déjà se maîtriser et prévoir.

La situation était périlleuse; Touklouk-Timour marchait d'Almalik sur Samarkande, avec une décision d'ancien Mongol; son armée lui était dévouée, composée de gens des Marches, de *Tchéte*¹, de Sibériens, Turcs réactionnaires de la vieille roche à demi païens, Mongols réfractaires à l'Islam, tous gens besogneux, affamés de pillage. A l'approche de la tourmente, les vassaux rebelles qui bataillaient contre Timour et son beau-frère avaient fait leur soumission au

1. *Tchéte*, bord, dans la langue de Kachgar (*D^o turc-oriental* de Pavet de Courteilles, p. 301); *Tchéte Mogol*, Mongols du bord, de la frontière, des Marches; c'est le nom qu'on donne encore aujourd'hui aux *Bouviates* dans l'Asie centrale (Vambéry, *Hist. de Bokhara*, p. 180, note 3). *Tchéte* désigne à la fois le pays et la population.

sultan légitime. Dans le propre parti de Kazgane, dans sa propre maison, le jeune chevalier ne trouvait que lâcheté et défection; son oncle Hadji Seïf-Ed-Dine Barlass, qui s'était emparé du principat à la mort de Taragaï, venait de s'enfuir en Khorassan; Payezid Djelaïr l'avait suivi. « Lorsque Touklouk-Timour nous somma, moi et les émirs Hadji Barlass et Payezid Djelaïr, de venir le trouver, ceux-ci me demandèrent avis... Je leur répondis : Il y a deux avantages contre un seul péril¹ à vous rendre auprès de Touklouk-Timour; mais si vous fuyez en Khorassan, vous trouverez deux périls pour un avantage. Ils rejetèrent mon avis... j'avais les mains libres... je consultai d'abord mon conseiller de conscience. » C'était le Kothb-al-Akthab² Zeïn-Ed-Dine Abou-Bekr, Pir³, ou, comme nous dirions « grand-prieur » de l'ordre des Soufis, que Timour fit plus tard Sadr⁴, « prince spirituel des musulmans ». Du premier coup, Timour se jetait dans les bras de l'Église. A côté de Zeïn-Ed-Dine, le légiste et canoniste Mir Seïd-Chérif, « prince des docteurs », et le grand maître, le vrai fondateur des Nakichbend, les Franciscains d'Asie, Khodja Beha-Ed-Dine, que la Transoxiane révère comme son saint national, travaillèrent à la grandeur de ce jeune et pieux chevalier, qui promettait d'être un jour le restaurateur de la foi. Entre ces quatre hommes, l'évêque, le docteur, le moine et le prince, le pacte se fit naturellement, et tint jusqu'au bout.

Le conseil pris, d'accord avec sa conscience et avec

1. Touklouk était le petit-fils de Kazan, à l'invitation duquel on ne se rendait pas avant d'avoir fait son testament.

2. Littéralement : *le pôle des pôles*; *kothb*, pôle, est un des titres que portent les chefs des congrégations religieuses. Le titre est ici « général », dans le sens congréganiste.

3. *Pir* est le titre que les affiliés donnent à l'abbé de leur ordre, à leur chef spirituel; voir plus haut, p. 410.

4. Littéralement en arabe « poitrine »; au figuré, celui qui tient le premier rang. Le grand-vizir de l'empire ottoman porte le titre de *sadr azam*. Voir plus haut, p. 415.